

Bernhard Schlink

Mensonges d'été



Extrait de la publication

folio

COLLECTION FOLIO

Bernhard Schlink

Mensonges d'été

Histoires

*Traduit de l'allemand
par Bernard Lortholary*

Gallimard

Extrait de la publication

Titre original :
SOMMERLÜGEN

© Diogenes Verlag AG, Zürich, 2010.
© Éditions Gallimard, 2012, pour la traduction française.

Bernhard Schlink, né en 1944, vit et travaille à Berlin. En 1996, il connaît avec *Le liseur*, traduit en plus de trente langues, un succès mondial. Il poursuit une œuvre explorant l'histoire récente à travers des romans policiers — *Un hiver à Mannheim* (2000), *Le nœud gordien* (2001) et *La fin de Selb* (2003) —, des recueils de nouvelles — *Amours en fuite* (2001) et *Mensonges d'été* (2012) — et les romans *Le retour* (2007), *Le week-end* (2008).

Arrière-saison

Ils durent se dire au revoir devant le contrôle des bagages. Mais, dans le petit aéroport, guichets et contrôles étaient tous groupés dans le même local, et il put la suivre des yeux tandis qu'elle posait son bagage sur le tapis roulant, franchissait le portique, montrait sa carte d'embarquement et était emmenée vers l'avion, stationné sur le tarmac tout près de la porte vitrée.

Elle ne cessait de le regarder et de lui faire signe. Sur les marches montant à l'avion, elle se retourna une dernière fois, avec un grand sourire plein de larmes, et posa la main sur son cœur. Lorsqu'elle eut disparu dans l'appareil, il fit des signes en direction des hublots, sans savoir si elle le voyait. Puis on lança les moteurs, les hélices tournèrent, l'avion se mit en position, accéléra et décolla.

Son vol à lui ne partait que dans une heure. Il

alla se chercher un café et un journal et s'assit sur un banc. Depuis qu'ils s'étaient rencontrés, il n'avait plus lu de journal ni n'avait été assis seul devant un café. Au bout d'un quart d'heure il n'avait pas lu une ligne ni bu une seule gorgée, et il pensa : je ne sais plus être seul. Cette idée lui plut.

2

Il était arrivé treize jours auparavant. La saison était finie, et avec elle le beau temps. Il pleuvait, et il avait passé l'après-midi avec un livre dans la véranda couverte de son bed & breakfast. Le lendemain, lorsqu'il prit son parti du mauvais temps et s'en alla se promener sous la pluie le long de la plage jusqu'au phare, il rencontra d'abord la femme à l'aller, puis au retour. Ils se sourirent, avec curiosité la première fois, et déjà un peu de familiarité la seconde. Ils étaient les seuls marcheurs à la ronde, partageant la même malchance et aussi le même plaisir : ils auraient préféré un beau ciel bleu, mais ils goûtaient cette pluie douce.

Le soir, elle était assise seule sur la grande terrasse — déjà recouverte et fermée de plastique pour l'automne — du bon restaurant de poisson. Elle avait devant elle un verre plein et lisait un livre — signe qu'elle n'avait pas encore

mangé et n'attendait pas son mari ou son compagnon? Il hésita à la porte jusqu'à ce qu'elle levât les yeux et lui sourît aimablement. Alors il prit son courage à deux mains, s'avança et demanda s'il pouvait s'asseoir à sa table.

« Je vous en prie », dit-elle en posant son livre.

Il s'assit et, comme elle avait déjà commandé, elle put le conseiller et il choisit le cabillaud, comme elle. Ensuite ils ne surent ni l'un ni l'autre comment engager la conversation. Le livre n'y aidait pas; il était posé de telle sorte qu'on ne pouvait pas lire le titre. Finalement, il dit : « Ça a son charme, les vacances en fin de saison au Cap.

— À cause du beau temps? » dit-elle en riant.

Est-ce qu'elle se moquait de lui? Il la regarda, le visage n'était pas joli, yeux trop petits et menton trop fort, mais l'expression n'était pas moqueuse, plutôt joyeuse et peut-être un peu hésitante. « Parce qu'on a la plage pour soi. Parce qu'on trouve une table dans les restaurants où l'on n'en trouverait pas en pleine saison. Parce qu'on se sent moins seul que quand il y a beaucoup de monde.

— Vous venez toujours après la fin de la saison?

— C'est la première fois que je viens. En fait, je devrais être au travail. Mais mon doigt n'a pas encore récupéré, et il peut faire ses exercices de rééducation aussi bien ici qu'à New York. » Il

bougea le petit doigt de sa main gauche, le plia et le tendit.

Elle regarda le petit doigt d'un air surpris. « Exercices pour faire quoi ? »

— Pour jouer de la flûte. Je suis musicien dans un orchestre. Et vous ?

— J'ai appris le piano, mais je ne joue plus guère. » Elle rougit. « N'allez pas croire... Je suis souvent venue ici avec mes parents quand j'étais enfant, et j'en ai souvent la nostalgie. Et en arrière-saison, le Cap a le charme dont vous parliez. Tout est plus vide, plus tranquille — j'aime ça. »

Il ne dit pas qu'il ne pouvait pas se payer des vacances en pleine saison, et il supposa qu'elle non plus. Elle portait des tennis, un jean et un sweat-shirt, et au dossier de sa chaise était accroché un ciré décoloré. Lorsqu'ils étudièrent ensemble la carte des vins, elle proposa de prendre une bouteille de sauvignon blanc peu chère. Elle parla de Los Angeles, de son travail dans une association qui faisait faire du théâtre à des enfants du ghetto, de la vie sans hiver, de la violence du Pacifique, de la circulation. Il raconta qu'il s'était fracturé le doigt en trébuchant sur un câble mal placé, qu'à neuf ans il s'était cassé le bras en sautant par une fenêtre, et qu'à treize ans il s'était fait une fracture de la jambe au ski. Ils furent d'abord seuls sur la terrasse, ensuite d'autres clients arrivèrent, puis à la seconde

bouteille de vin ils furent de nouveau seuls. Quand ils regardaient par la fenêtre, la mer et la plage étaient dans l'obscurité complète. La pluie crépitait sur le toit.

« Vous avez des projets pour demain ? »

— Je sais qu'on vous sert le petit déjeuner, au bed & breakfast. Mais que diriez-vous de venir le prendre chez moi ? »

Il l'accompagna jusque chez elle. Sa petite maison était sur la route qui menait, un mile plus loin, à son bed & breakfast. Devant la porte, l'éclairage s'alluma tout seul, et ils se virent soudain en pleine lumière. Dans une brève accolade, elle lui donna un petit baiser. Avant qu'elle ne referme la porte, il dit : « Je m'appelle Richard. Et vous ?... »

— Je m'appelle Susan. »

3

Richard s'éveilla tôt, croisa les bras derrière la tête et écouta la pluie dans les feuilles des arbres et sur le gravier de l'allée. Il prit plaisir à ce bruissement régulier, apaisant, même si cela ne promettait rien de bon pour la journée. Est-ce que Susan et lui, après le petit déjeuner, iraient marcher sur la plage ? Ou dans la forêt autour du lac ? Ou iraient faire du vélo ? Il n'avait pas loué de voiture, et il soupçonna qu'elle non

plus. L'éventail des choses à entreprendre ensemble était donc restreint.

Il plia et étendit son petit doigt, afin d'avoir moins d'exercices à faire plus tard. Il avait un peu peur. Si Susan et lui, après le petit déjeuner, passaient effectivement la journée ensemble, si en plus ils mangeaient, voire faisaient la cuisine ensemble — qu'allait-il se passer ensuite? Faudrait-il qu'il couche avec elle? Qu'il lui montre qu'elle était une femme désirable, et lui un homme plein de désir? Parce que sinon il la vexerait et serait ridicule? Il y avait des années qu'il n'avait pas couché avec une femme. Il ne se sentait pas particulièrement plein de désir et, la veille, il ne l'avait pas non plus trouvée particulièrement désirable. Elle avait beaucoup de choses à raconter et à demander, elle écoutait attentivement, elle était vive et drôle. Sa façon d'attendre toujours un petit instant avant de dire une chose, et de cligner des yeux quand elle se concentrait, avait du charme. Elle éveillait son intérêt. Son désir?

Au salon, son déjeuner l'attendait et, ne voulant pas décevoir le vieux couple, qui avait pressé des oranges, préparé des œufs brouillés et fait sauter des crêpes, il s'assit et mangea. La femme ressortait à tout instant de la cuisine pour lui demander s'il voulait encore du café, ou davantage de beurre, ou une autre confiture, ou des fruits, ou un yaourt. Il finit par com-

prendre qu'elle avait envie de lui parler. Il lui demanda depuis quand elle vivait là, alors elle posa la cafetière et resta debout près de la table. Voilà quarante ans, son mari avait fait un petit héritage et ils avaient acheté cette maison sur le Cap, où lui avait l'intention d'écrire et elle de peindre. Mais ni la peinture ni l'écriture n'avait rien donné et, une fois les enfants grands et l'héritage mangé, ils avaient fait de la maison un *bed & breakfast*. « Tout ce que vous voulez savoir sur le Cap, où c'est le plus beau et où l'on mange le mieux, vous n'avez qu'à me demander. Et si vous sortez aujourd'hui : la plage est toujours une plage, même par temps de pluie, et la forêt est juste mouillée. »

Dans la forêt, le brouillard s'accrochait aux arbres. Il enveloppait aussi les maisons à l'écart de la route. La petite maison où habitait Susan était une maison de gardien, d'où partait une allée pour voitures montant vers une grande demeure mystérieuse noyée dans le brouillard. Il ne trouva pas de sonnette et frappa. « J'arrive ! » cria-t-elle, apparemment de loin. Il l'entendit grimper un escalier, claquer une porte et arpen-ter un couloir. Puis elle fut debout devant lui, essoufflée, une bouteille de champagne à la main. « J'étais à la cave. »

Ce champagne lui fit de nouveau peur. Il se vit assis avec Susan, verres en main, devant un

feu de cheminée, sur un canapé. Elle s'approchait. C'était le moment.

« Qu'est-ce que tu as à faire cette tête? Entre! »

Dans la grande pièce à côté de la cuisine, il vit effectivement une cheminée, avec du bois à côté et, devant, un canapé. Susan avait mis le couvert à la cuisine, et de nouveau il but du jus d'orange et mangea des œufs brouillés, puis il y eut de la salade de fruits avec des noix. « C'était délicieux, mais maintenant il faut que je sorte courir, ou faire du vélo ou nager. » Comme elle regardait la pluie d'un air dubitatif, il lui raconta son double déjeuner.

« Tu n'as pas voulu décevoir John et Linda? Tu es un amour! » Elle le regarda, avec gentillesse et admiration. « Oui, pourquoi ne pas aller nager! Tu n'as pas de maillot? Tu veux... » Elle eut un doute, puis elle fut d'accord et fourra des serviettes dans un grand sac, où elle mit aussi un parasol, le champagne et deux verres. « On peut passer par la propriété, c'est plus joli et c'est plus court. »

4

Ils passèrent près de la grande maison, une demeure à hautes colonnes et volets fermés, mystérieuse même de près. Ils gravirent les larges

marches, se trouvèrent sur la terrasse entre les colonnes, contournèrent le bâtiment et trouvèrent l'escalier menant à la véranda vitrée devant le niveau suivant. De là la vue, troublée par le brouillard, allait par-dessus les dunes et la plage jusqu'à la mer.

« Elle est complètement calme », chuchota-t-elle.

Le voyait-elle, de si loin ? L'entendait-elle ? Il ne pleuvait plus, et dans le profond silence il n'osait parler qu'en chuchotant, lui aussi. « Où sont les mouettes ? »

— Elles sont sorties en mer. Quand la pluie cesse, les vers sortent de terre et les poissons montent à la surface.

— Je ne peux pas le croire. »

Elle rit. « On ne voulait pas nager ? » Elle partit en courant, si rapide et si sûre du chemin qu'avec le gros sac il se laissa distancer. Dans les dunes, il la perdit de vue et, lorsqu'il arriva sur la plage, elle ôtait sa dernière chaussette et elle fila vers la mer. Lorsqu'il fut au bord de l'eau, elle nageait déjà au loin.

La mer était effectivement plate, et froide seulement jusqu'à ce qu'il se mît à nager. Alors elle caressa son corps nu. Il nagea loin et fit la planche. Plus loin encore, Susan crawlait. Lorsque la pluie reprit, il aima les gouttes sur son visage.

La pluie devint plus dense et il ne vit plus

Susan. Il appela. Il nagea dans la direction où il pensait l'avoir vue la dernière fois, et appela de nouveau. Lorsqu'il ne vit presque plus le rivage, il fit demi-tour. Il n'était pas bon nageur, il faisait de son mieux mais n'avancait que lentement, et cette lenteur transforma sa peur en panique. Combien de temps Susan tiendrait-elle? Avait-il son portable dans la poche de son pantalon? Aurait-il du réseau, sur la plage? Où était la maison la plus proche? Il ne put soutenir plus longtemps son effort, il nagea avec encore plus de lenteur et de panique.

Puis il vit une silhouette pâle sortir de l'eau et s'immobiliser sur la plage. La colère lui donna des forces. Comment avait-elle pu lui faire une telle peur! Lorsqu'elle lui fit signe, il ne répondit pas.

Lorsqu'il fut en face d'elle, furieux, elle lui sourit. « Qu'est-ce qui se passe? »

— Ce qui se passe! J'ai eu une peur folle, quand je ne t'ai plus vue. Pourquoi n'es-tu pas passée près de moi, en revenant?

— Je ne t'ai pas vu.

— Tu ne m'as pas vu? »

Elle rougit. « Je suis assez myope. »

Soudain, il trouva sa colère ridicule. Ils étaient debout face à face, nus et mouillés, la pluie leur ruisselait sur le visage, ils avaient tous les deux la chair de poule et se réchauffaient la poitrine avec leurs bras. Elle avait ce regard interroga-

Bernhard Schlink

Mensonges d'été



Mensonges d'été
Bernhard Schlink

Cette édition électronique du livre
Mensonges d'été de Bernhard Schlink
a été réalisée le 12 juillet 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070453245 - Numéro d'édition : 252624).

Code Sodis : N55581 - ISBN : 9782072490033 -
Numéro d'édition : 252626.